

Wemyss, un des plus nobles et des plus riches propriétaires de l'Ecosse, m'avait offert l'hospitalité dans son château de Gosford ; je fus y passer quelques jours (1).

Le château de Gosford est au bord de la mer, au milieu de bocages enchantés. Les pièces d'eau y sont bordées de délicieuses fabriques, et les boulingrins semés de parterres fleuris (2). Le grand père du comte de Wemyss, frère du célèbre lord Elcho qui suivit le prétendant en France après sa dernière défaite, avait bâti, en 1800, et au même lieu, un palais qui lui avait coûté trois millions ; cette construction princière a été abandonnée. Le lord actuel s'est bâti un second château à deux cents

(1) A propos des confortables demeures des îles britanniques, je signalerai ici l'étonnant contraste qui existe entre les lits de l'Ecosse et ceux de l'Allemagne. Les premiers sont d'une largeur énorme, avec des draps et des rideaux d'une ampleur prodigieuse. Les seconds ont deux pieds de large, trop courts pour une taille ordinaire, sans rideaux, et n'ayant pour draps que des espèces de serviettes qui ne vous enveloppent pas.

(2) Lord Wemyss a une collection de tableaux du plus grand prix, et des marbres d'Italie de la plus haute valeur. Un matin, je vis pêcher dans ses pièces d'eau. En dix minutes, il fut pris, au filet, 500 poissons, tant grands que petits : perches, truites et tanches.

pas du premier ; et l'ancien bâtiment, représentant cent cinquante mille francs de rente, est resté superbe et debout, mais inhabité et désert. Il prélude à l'état de ruines.

La plaine où se livra la bataille de Preston, appartient presque en entier à lord Wemyss. La châtelaine de Gosford eut la bonté de me la faire parcourir en calèche. Je vis la place où, la veille du combat, Charles-Edouard coucha sur un amas de cosses de pois : il ne voulait ni lit ni maison. Le duc de Perth commandait son aile droite, et lord Georges Murray son aile gauche. Là, parmi les Highlanders, eurent alors lieu de ces exploits extraordinaires qui sembleraient n'être possibles qu'à un peuple de géants. Les Mac-Gregors, armés d'une espèce de faux appelée *la hache d'armes de lochaber*, rasaient, en passant et en un clin-d'œil, les têtes de l'ennemi de dessus leurs épaules ; rien ne résistait à ces foudres. Un Highlander, encore imberbe, fit à lui seul dix prisonniers et les chassait devant lui comme un troupeau de moutons. On amena un montagnard, âgé de quatorze ans, à Charles Edouard vers la fin de la grande journée. « — On m'assure, lui dit le

prince, que tu as tué quatorze ennemis : est-ce vrai ?

— Je ne sais si je les ai tués, répondit naïvement l'enfant-héros ; mais, ce qui est sûr, c'est que je leur ai passé mon épée au travers du corps. »

Notre calèche était près du sentier où le général de l'armée anglaise tourna bride et prit la fuite du côté de Berwick : ce sentier s'appelle encore *chemin de John Cope*.

Lorsque ce chef arriva à Berwick : « — Sir John ! lui dit lord Mark-Ker, vous êtes le premier général de l'Europe qui ait apporté la première nouvelle de sa défaite... (1) »

Si, à cette époque, et alors que la marche du prétendant sur Londres jetait la terreur au palais de Saint-James, la France eût envoyé quelques bataillons en Écosse, selon ses promesses, les Stuart remontaient au trône (2). Mais Charles

(1) Les Écossais ne perdirent, à Preston, que 50 hommes et n'eurent que 80 blessés. Les Anglais laissèrent sur le champ de bataille ou dans la retraite, 500 morts, plus de 1000 prisonniers, leurs tentes, leurs bagages, leurs canons et leurs drapeaux.

(2) Le bruit courut alors à Londres que les Français avaient débarqué au nombre de 10,000. Le roi Georges fit aussitôt tenir prêts ses yachts au quai de la Tour, y fit cacher ses trésors ; et tout était disposé pour qu'à la première nouvelle, S. M.

Edouard n'avait malheureusement pour alliée qu'une cour sans énergie où les corruptions de la Régence avaient porté leurs fruits. Madame de Pompadour dirigeait, en même temps, le ministère de Louis XV et les voluptueuses fêtes de Choisy. On fit à Paris de la lâcheté sous le nom de prudence ; on y prépara les chutes futures de la monarchie légitime en y abandonnant la cause présente du droit. Ah ! si Louis XIV eût vécu !

Lady Kinnaird, aux rives du Tay, m'avait fait cadeau d'un plaid écossais ; lady Harriet Suttie, fille de lord Wemyss, me donna, pour l'agrafer sur l'épaule, une broche d'argent que portait un brave *Highlander* à la victoire de Preston. Ce sont deux précieux souvenirs.

J'avais peine à quitter l'Écosse. La vie était si douce au milieu de ces nobles familles qui accueillent le voyageur avec une si touchante bonté !... Il fallut cependant me résoudre à de nouveaux adieux. La veille de mon départ, l'intendant du comte de Wemyss me proposa

mit à la voile pour la Hollande. Charles-Édouard n'était plus qu'à trois journées de Westminster. (Amédée Pichot. Hist. de Charles-Édouard. t. 2. p. 147.)

une longue excursion dans le *Haddington-Shire*; j'y consentis, et nous partîmes.

Une foule d'églises et de couvents, dont les ruines s'offraient à moi, me prouvèrent que Cromwell avait aussi exploré le pays. Je passai devant le vieux château de *Red-House*, fortifié, dit-on, par un général français nommé *de Thermes* en 1549; et j'arrivai à Haddington.

Cette ville, fort ancienne, « *civitas quatuor burgorum* » est sur les bords d'une jolie rivière nommée *le Tyne*; elle a environ 4,000 habitants. *Ada*, comtesse de Northumberland, y fonda un couvent de religieuses, en 1178; et *Marie Stuart* y tint un parlement en 1548. *Jacques VI* créa *John Ramsay* vicomte de *Haddington*, « pour l'avoir sauvé à Perth, disait-il, lors de l'attentat des *Gowrie*. »

Au sud de la ville est une ancienne abbaye de Franciscains aujourd'hui en ruines. Le pieux Cromwell, après l'avoir démolie à coups de canons, en envoya les cloches en Angleterre, vu la célébrité de leur *carillon*. Le canon et les cloches du *protecteur* sonnèrent mal, néanmoins, aux oreilles des vrais chrétiens.

Une légende de *Haddington* rapporte qu'à l'époque de la terrible inondation qui engloutit, en 1558, la majeure partie du pays, et où il périt beaucoup de monde, une religieuse sortit tout-à-coup de l'abbaye avec une statue de la Vierge entre ses bras. Elle s'approcha ainsi des eaux furibondes qui ravageaient la contrée; et, s'adressant à son image sainte: « — Je te jette à la rivière, lui dit-elle avec une foi naïve, si tu ne sauves l'abbaye. » L'eau, en ce moment, qui montait toujours, et qui déjà dépassait ses genoux, toucha les pieds de la statue... O prodige! les flots s'arrêtent; ils reculent, ils se retirent. Le monastère fut sauvé.

Les ruines de l'église sont fort belles. Beaucoup de murailles, encore debout, attestent son ancienne splendeur; l'intérieur est plein de tombeaux. Une église moderne, où se fait le prêche, est adjacente au vieux monument. La ville, qui en a cinq ou six autres, se prépare à de nouvelles bâtisses, vu le mouvement religieux qui agite l'Ecosse. Grâce aux divisions et subdivisions des cultes dissidents qui s'émiettent et s'éparpillent dans la chrétienté actuelle de la Calédonie, il s'y trouvera bientôt

autant de religions que de familles, et autant d'églises que de maisons. Est-ce le cas de dire avec le proverbe : « *Abondance de biens ne nuit point.* »

A cent pas de l'abbaye de Haddington, est la maison où naquit *John Knox*. Celui-là ne s'occupait pas à construire des églises : il les travaillait à la façon de Cromwell, en architecte.... de décombres.

Une maison assez curieuse est à l'extrémité de la ville : c'est celle où se cacha *Bothwell* après l'assassinat de Darnley. Elle a une petite tour et un donjon : cet asile, autrefois sauveur, semble aujourd'hui un *coupe-gorge* (1).

Près de Haddington est le beau château d'*Amisfield*, d'architecture grecque, appartenant à lord Elcho, fils de lord Wemyss. On le dirait bâti en porphyre, tant ses pierres sont rouges et polies. A côté est une cabane délabrée où se passa, il y a dix ans, un événement tragique : en voici les sombres détails.

(1) A l'entrée de Haddington est un joli monument, élevé à *M. Ferguson*, membre du parlement. Il avait épousé la femme divorcée de ce célèbre *lord Elgin* qui dévasta les temples de la Grèce, au profit des jardins anglais d'Albion.

Une pauvre veuve, à qui la Providence avait donné deux filles, habitait cette chaumière avec l'une d'elles qui était âgée de seize ans. La sœur de celle-ci demeurait dans le voisinage avec son oncle, nommé *Émond*, marchand colporteur au pays.

Émond, beau-frère de la veuve, était marié, mais sans enfants ; il avait adopté sa nièce, et il lui promettait son héritage. Un jour, revenant du marché, la veuve aborda son beau-frère :

« — Voici, lui dit-elle, une belle paire de souliers que je viens d'acheter pour vous. Regardez les jolis petits fers à cheval qu'on a mis à leurs talons ; ils sont d'un genre tout particulier : personne n'en a de semblables.

— Merci ! lui répond le colporteur d'un ton farouche ; j'aime assez à n'être semblable à personne.

— En ce cas, j'ai donc bien choisi, réplique avec gaité la veuve : mes souliers vous distingueront. »

Elle ne se doutait pas de tout ce qu'il y avait de prophétique en ces dernières paroles.

Peu de jours après, par un temps pluvieux et par une nuit obscure, Émond s'introduit fur-

tivement chez la malheureuse veuve ; il passe une partie de la nuit dans une étable à porceaux ; puis, sortant de là sans lumière, à l'heure où tout dormait à l'entour, il se glisse sous la chaumière ; et il égorge, à coups de couteau, sa belle-sœur et sa nièce.

Quel était le but de ce monstre ? On ne saurait se l'expliquer. Il n'avait jamais témoigné aucune haine à sa belle-sœur ; il regardait au contraire son enfant comme le sien. Pourquoi le meurtre de la sœur ? Autre forfait inconcevable. Les deux victimes avaient quelque peu d'argent : il n'y toucha point. La veuve possédait une montre ; il la jeta par la fenêtre. Il n'était pas venu pour voler.

À l'aube du jour, une femme du pays le rencontra ; il se lavait tranquillement les mains dans un ruisseau.

« — Vous faites ici votre toilette de bonne heure ! lui dit la villageoise en passant.

— Oui, répond le colporteur d'un ton gaillard. La propreté pour moi : *c'est la vie.* »

Ces mots renfermaient plus d'un sens : l'audace y égalait l'imprudence.

Émond rentre chez lui sans aucune agitation,

se couche paisiblement auprès de sa femme, et s'y endort le front serein. Le bruit de l'assassinat ne tarde point à se répandre. « — Oh ! s'écrie le colporteur, c'est horrible ! » La nièce qu'il avait chez lui se livrait au désespoir. « — Soyez tranquille ! on découvrira l'assassin, dit Émond cherchant à la consoler. Le crime est puni tôt ou tard. »

Mais on vient l'arrêter lui-même.

« — Quoi ! s'écrie-t-il en éclatant de rire, on me soupçonne ! moi ! Parbleu, la chose est plaisante.

— On a des preuves contre vous, répondent les gens de justice.

— Des preuves !

— Montrez vos souliers,

— Volontiers : les voici. Après.

— Vous rappelez-vous les paroles que vous adressa votre belle-sœur en vous les donnant : *mes souliers vous distingueront ?*

— Oui.

— Ils vous ont fait distinguer.

— Comment donc cela, je vous prie ?

— *Personne n'en a de semblables.*

— Je le sais. Concluez enfin.

— Les petits fers à cheval de vos talons se sont empreints sur la terre mouillée, depuis la chaumière des victimes, jusqu'à la maison du meurtrier. »

Emond périt sur l'échafaud.

Sur la même rive où est le château d'Amisfield était jadis la vieille maison de *New-Mills* où résidait la noble famille des *Stanfield*. Cette maison n'existe plus; son emplacement est une solitude sauvage où semble avoir soufflé le vent des malédictions. Là est *le puits des fantômes*, ainsi nommé, dit-on, parce qu'il en sort des spectres armés de poignards, à certain jour de crime et de meurtre... Je demandai des renseignements à cet égard; et j'appris l'histoire suivante (1).

(1) Elle eut un immense retentissement dans tout le royaume, au dix-septième siècle; et elle est encore l'objet de mille controverses. J'en ai lu quelques détails dans les archives du pays. Elle a fourni matière à un immense dossier de documents *accusateurs* et de pièces *justificatives*. Peu de causes furent plus célèbres.

LA GOUTTE DE SANG.

Vers l'an 1687, sir James Stanfield, colonel aux armées de Cromwell, se retira du service après la victoire de Dunbar, et vint s'établir près de Haddington, dans son domaine de *New-mills*. Il ne lui manquait ni honneurs ni richesses; et cependant son humeur était morose, et son caractère farouche. Soit égarement de l'esprit, soit infirmité de cœur, il n'était susceptible d'aucun sentiment affectueux. Il ne croyait au bien que comme à une exception dans l'ordre universel. Pour lui *le juste* était celui à qui l'iniquité n'avait pas été nécessaire: *le sobre* celui qui ne digérait plus: *le chaste* celui dont le sang glacé n'avait plus de puissance. Il se plaisait à soutenir que la vertu n'appartenait ici-bas qu'à celui qui n'avait pu, ou ne pouvait plus être vicieux. Le mot de *Dieu* signifiait enfin, selon lui, *sottise* chez l'homme en santé, *lâcheté* chez l'homme mourant.